

MANDELBAUM, Michael (dir.). *The Strategic Quadrangle : Russia, China, Japan and the United States in East Asia*. New York, Council on Foreign Relations Press, 1995, 229 p.

Onnig Beylerian

Volume 27, Number 1, 1996

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/703569ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/703569ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (print)

1703-7891 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Beylerian, O. (1996). Review of [MANDELBAUM, Michael (dir.). *The Strategic Quadrangle : Russia, China, Japan and the United States in East Asia*. New York, Council on Foreign Relations Press, 1995, 229 p.] *Études internationales*, 27(1), 184–188. <https://doi.org/10.7202/703569ar>

Aron pratique la stratégie de l'évitement à l'égard de ses compatriotes géographes, des Paul Vidal de la Blache aux Antoine Bailly, Yves Lacoste et aux autres membres de la revue *Hérodote*. Ce faisant, il écarte toute leur recherche autour du concept d'espace, notamment sur sa production et sa construction mentales. Lacune importante pour celui qui s'intéresse aux rapports entre l'objectivité et les phénomènes. Ne prenant pas une plus grande distance vis-à-vis de l'œuvre aronienne, Launay ne relève pas ce silence. Il amoindrit ainsi la portée de son argument sur les affinités avec la géopolitique des représentations, entretenues par le philosophe soucieux de sociologie des relations internationales (p. 220).

Dans ses *Mémoires*, Raymond Aron estimait qu'il existait trois types d'intellectuel, soit l'épigone, l'exégète et le dissident. Dans ses rapports avec le philosophe Alexandre Kojève, Aron se qualifie lui-même d'épigone (*Mémoires...*, p. 130). Nul doute que Stephen Launay, dans l'étude qu'il consacre à la pensée politique du sociologue français, peut se réclamer brillamment de son appartenance au deuxième type. Néanmoins, il y a encore place à faire aux dissidents de la pensée politique aronienne, afin que celle-ci puisse prendre pleinement sa mesure.

Martin PAQUET

Collège universitaire Glendon
Université York, Toronto

The Strategic Quadrangle: Russia, China, Japan and the United States in East Asia.

MANDELBAUM, Michael (dir.). *New York, Council on Foreign Relations Press, 1995, 229p.*

Il est intéressant qu'au moment où l'on déconsidère, souvent de manière hâtive, l'importance des rapports entre les grandes puissances, des chercheurs notoires, comme ceux qui animent cette collection d'études, consacrent leur attention aux relations que les États-Unis, le Japon, la Chine et la Russie entretiennent entre elles en Asie de l'Est. Selon Michael Mandelbaum, c'est à la veille de la fin de la guerre froide que ce «quadrilatère stratégique» apparut. Alors qu'au début des années 70, la configuration des rapports de puissance en Asie était triangulaire (États-Unis/Japon, l'URSS et la Chine), vers la seconde moitié des années 80 l'ordre régional asiatique commença à réagir aux effets des relations quadrilatérales. Deux développements expliquent l'émergence de ce quadrilatère. D'une part, le Japon est devenu une force économique indépendante, quoique toujours dépendant des États-Unis quant à sa sécurité nationale. D'autre part, la Chine, se distançant sensiblement du rapprochement qu'elle avait établi avec les États-Unis au début des années 80, s'est taillée une place centrale sur l'échiquier géopolitique asiatique par la force de sa croissance économique et par la persistance de son orientation internationale indépendantiste.

La fin de la guerre froide n'a pas épargné les relations quadrilatérales.

Elle affecta la politique intérieure des puissances concernées et injecta des incertitudes dans leurs relations. Pour Robert Legvold, elle a bouleversé la Russie ; elle transforma cet empire en un État-nation en quête d'une identité. Son instabilité politique, reflétant sans doute le chaos économique dans lequel se trouve la Russie, la condamne à une faiblesse qu'elle trouve pénible d'accepter et encore plus de dépasser. Faiblesse qui l'empêche, par exemple, de se réconcilier avec le Japon, ou qui peut plonger l'Asie orientale dans une situation des plus difficiles. Occupée par son «proche étranger», la présence russe en Asie est en somme négligeable ; si elle pèse encore dans les relations quadrilatérales c'est bien plus comme problème qu'acteur. En ce moment pour Moscou, Asie signifie Asie centrale et c'est en vertu de l'avenir politique de celle-ci que les relations avec Beijing se sont améliorées au point où Kozyrev put, en 1994, imaginer un «partenariat constructif» entre la Russie et la Chine. Mais Legvold pense, à l'instar de Robert Scalapino, que cette convergence russo-chinoise au sujet de l'Asie centrale ou de l'Asie du Nord-Est, somme toute temporaire, donnera lieu à moyen terme à des rivalités. De là s'explique l'intérêt russe de voir les États-Unis demeurer en Asie afin d'équilibrer la montée d'une Chine superpuissante et de conjurer une collision sino-japonaise dont les conséquences peuvent être désastreuses pour la Russie d'Asie.

Des quatre grandes puissances considérées, c'est la Chine qui fut la moins touchée par la fin de la guerre froide. Conduite par une vision claire de ce qu'elle désire réaliser, David C. Lampton montre que la Chine a rem-

porté des succès économiques d'année en année après l'«épisode» de Tienanmen, si bien qu'ils ont contribué à rétablir la confiance des dirigeants chinois dans la voie asiatique de développement économique et politique. Lampton parvient à démontrer combien cette orientation a très bien réussi pour la Chine : elle occupe désormais le centre de gravité des relations quadrilatérales et toutes les trois autres puissances ne peuvent ignorer les implications régionales, sinon mondiales, de cette montée quasi explosive de la puissance chinoise. Cependant, Beijing ne s'est pas laissé griser par ces succès et continue toujours à considérer les États-Unis avec circonspection. D'une part, il sait que Washington ne peut plus se passer de sa bienveillance tacite parce que la Chine constitue un marché désormais incontournable et que son intercession – comme dans le cas du programme nucléaire nord-coréen – est devenue essentielle. À l'inverse, Beijing éprouve le besoin de préserver la présence américaine ne fût-ce que pour atténuer la dépendance de la Chine par rapport au poids économique japonais et pour assurer que le Japon ne s'embarque sur la voie des aventures militaires asiatiques. À l'égard de la Russie, Lampton constate avec justesse que la Chine ne la voit plus comme menace, mais comme problème et surtout comme fardeau de plus en plus lourd pour les États-Unis et leurs alliés européens. Enfin, Beijing a bien saisi l'atout qu'il possède par rapport à Tokyo : celui d'utiliser l'amélioration cumulative des relations sino-japonaises afin de calmer le militantisme américain, animé depuis la fin de la guerre froide par le souci de démocratiser le monde.

Tandis qu'en Chine les changements ont été de caractère économique, au Japon, comme le montre Mike Mochizuki, les changements ont eu lieu dans le champ politique. Loin de révolutionner le système politique japonais, la fin de la domination du parti libéral démocrate japonais a précipité les élites politiques japonaises vers une série de dilemmes apparemment insurmontables. Ainsi, le Japon de Mochizuki paraît déchiré entre réarmement et pacifisme, entre néo-mercantilisme et libéralisme économique, entre mondialisme et régionalisme. Mochizuki explique que la résolution de ces dilemmes est largement dépendante des relations nippo-américaines. Il réussit à remettre en question la thèse du Japon ne réagissant qu'aux pressions extérieures, surtout celles émanant de Washington : Tokyo refuse toujours de renoncer à ses stratégies commerciales et d'amorcer les déréglementations suggérées par l'Administration Clinton. Malgré ces résistances, les stratèges japonais souhaitent revitaliser les relations de sécurité avec les États-Unis, en faisant du Japon un partenaire actif dans le maintien de la sécurité internationale, alors que les élites économiques s'occupent à diversifier les entrées du Japon dans les marchés asiatiques. En fait, elles y découvrent une Chine ouverte aux investissements japonais, mais insistent pour que le Japon reconnaisse, une fois pour toutes, les torts et dommages qu'il a causés au cours de la Seconde Guerre mondiale. À l'égard de la Russie, le Japon conserve encore de grandes réticences surtout à cause du languissant litige des territoires septentrionaux. Et s'il n'a pas été enthousiaste à promouvoir un plan véritable de redressement éco-

nomique des sociétés dévastées post-soviétiques, c'est parce que la Russie paraît encore éprise de l'orthodoxie du marché libre suggérée par le FMI, alors que Tokyo, en se fondant sur sa propre expérience de reconstruction de l'après-guerre, soutiendrait des stratégies de redressement sensiblement différentes de celles de ses partenaires occidentaux.

Les États-Unis n'ont subi que des effets modestes de la fin de la guerre froide. Pour Michael Mandelbaum, les États-Unis sont cependant confrontés à de multiples choix qui se prêtent mal à une classification hiérarchique. D'où le scepticisme qui caractérise actuellement l'opinion publique américaine qui tente toujours de comprendre pourquoi les Américains doivent accorder tant d'attention aux questions internationales, comme à l'ère de la guerre froide. Avec la disparition de la menace soviétique, deux finalités traditionnelles américaines ont fait surface : l'extension de la démocratie et de la prospérité ; un programme mondialiste qui n'est pas allé sans provoquer des frictions avec les autres pays. Mais cette nouvelle orientation internationale ne devrait pas remettre en cause la présence américaine en Asie de l'Est. Mandelbaum prévoit que les États-Unis y continueront à assurer leur présence militaire, car un retrait supprimerait la fonction de zone tampon qu'ils assument entre la Chine et le Japon. En outre, il déclencherait une course aux armements, dans une région démunie du reste d'institutions multilatérales de sécurité, ainsi que le recours à des politiques défensives pour les uns mais offensives pour les autres. De plus, l'absence américaine dans la région

rendrait le problème de l'unification de la péninsule coréenne purement aléatoire. Au front politique, l'auteur constate que si la démocratisation de la Russie va bon train, celle de la Chine s'est heurtée à des obstacles insurmontables, donnant lieu ainsi à des antagonismes chroniques entre Beijing et Washington et laissant entrevoir à l'horizon des temps durs surtout si Taiwan venait à déclarer son indépendance afin de poursuivre le programme de démocratisation si cher à Washington. Avec le Japon, les choses ne vont pas aussi bien que par le passé. Les désaccords commerciaux n'ont pas été résolus, malgré les nombreuses tentatives récentes de dénouer les litiges commerciaux nippo-américains, et Washington est toujours à la recherche d'une formule qui obligerait le Japon à s'ouvrir réellement aux biens et services originant de l'Amérique du Nord.

Pour Richard Solomon, ancien sous-secrétaire d'État délégué aux affaires de l'Asie de l'Est et du Pacifique, ce sont les relations sino-américaines qui recèlent le plus grand potentiel de conflits pour l'ordre régional de l'Asie de l'Est. Au mieux, les États-Unis entretiendront un mélange de rapports coopératifs et conflictuels avec la Chine ; au pire, les rapports entre ces deux puissances sombreraient dans un conflit s'apparentant à une guerre froide. Quelle que soit la teneur de ces rapports, Solomon ne doute aucunement qu'il incombe aux États-Unis de présider à la structuration de l'ordre international asiatique, agissant ici comme garants de la sécurité régionale et équilibres ultimes. Mais Solomon est conscient que ce projet peut dérapier par les effets des

forces transnationales économiques, technologiques et sociales qui sont en train d'éroder les assises des grands États. La situation coréenne peut s'envenimer au point où l'ordre régional peut être bouleversé. Le commerce intrarégional, ayant déjà acquis des proportions significatives dans le commerce mondial, pourrait adopter des trajectoires inquiétantes surtout si les pays de l'Asie du Pacifique venaient à adopter des politiques nettement protectionnistes. Enfin, des courants indépendantistes traversent la Chine continentale ainsi que tout le bassin de l'Asie du Pacifique laissant présager l'émergence de nouvelles souverainetés.

Au terme de la lecture de cette collection, on ne peut s'empêcher de penser que les puissances majeures sont absorbées par des problèmes internes et demeurent largement attentistes face aux événements, lesquels paraissent être plutôt l'œuvre d'acteurs et de courants qui jusqu'à maintenant n'avaient pas vraiment pesé dans l'évolution de l'ordre international. On crut qu'à la suite de la guerre froide elles s'attelleraient à la structuration de l'ordre international. Mais tel ne fut pas le cas. Il y a plutôt absence notoire d'une volonté collective des puissances majeures à introduire effectivement un nouvel ordre international. L'absence de cette volonté explique la fragmentation et la régionalisation conduite par des forces plus puissantes que celles qui auraient incité les puissances majeures à coopérer afin de restructurer l'ordre international. Le système international se trouve donc dans une situation d'incertitude aiguë et une précarité latente qui mine surtout la

stabilité sociétale des pays industrialisés avancés. Le gouffre qui sépare les États stables, s'adaptant tant bien que mal aux affres de la nouvelle économie mondiale, et les États précaires, dont la viabilité est très réduite, est en train de s'élargir. Étant effectivement abandonnés à leur sort, ces derniers s'exposent à des puissances mineures régionales à régime suspect, ce qui ne peut qu'entraîner que des conséquences incalculables.

Onnig BEYLERIAN

Département de science politique
Université du Québec à Montréal

The Decolonization of Imagination: Culture, Knowledge and Power.

PIETERSE, Jan Nederveen et
PAREKH, Bhikhu. London,
Zed Books Ltd., 1995, 256p.

Dans son introduction aux *Damnés de la terre*, Jean-Paul Sartre parlait de l'aliénation commune du colonisateur et du colonisé, et encourageait les occidentaux à lire Frantz Fanon : «[Il] vous explique à ses frères et démontre... le mécanisme de nos aliénations : profitez-en pour vous découvrir à vous-même dans votre vérité d'objets.» En terminant son texte, Sartre expliquait ainsi son soutien aux luttes anti-coloniales : «Nous aussi, gens de l'Europe, on nous décolonise...on extirpe par une opération sanglante le colon qui est en chacun de nous.»

Les auteurs qui ont contribué à *The Decolonization of Imagination: Culture, Knowledge and Power* s'inscrivent dans un projet intellectuel et politique qui a tout à voir avec celui de Sartre et Fanon : ils veulent se donner

les moyens de reconnaître l'imagination coloniale pour mieux la dépasser ; un projet qui, comme l'expliquent Jan Pieterse et Bhikhu Parekh, interpelle également colonisés et colonisateurs.

Dépasser l'imaginaire colonial – les images que les pays colonisateurs se font d'eux-mêmes et de la relation qu'ils entretiennent avec les territoires colonisés – demande deux choses des auteurs impliqués. D'abord qu'ils reconstruisent l'imaginaire colonial, ensuite qu'ils le déconstruisent. La reconstruction est l'ouvrage d'archéologues des structures sociales et de l'esprit des sociétés – de ce que les historiens des Annales ont déjà appelé l'histoire des mentalités et de la longue durée, cette profonde histoire qui change si lentement qu'elle apparaît immobile. La déconstruction de l'imaginaire colonial, premier pas vers la post-colonialité, est la pensée du métissage, des diasporas, de l'hybridité, du déplacement et de l'exil. C'est aussi la libération du dernier territoire colonisé, l'esprit.

The Decolonization of Imagination est divisé en trois parties. La première («Imaginaires of domination») contribue à l'archéologie de l'imaginaire colonial. Six auteurs y présentent un survol des imaginaires de dominations correspondant à divers épisodes du colonialisme. Les trois premiers chapitres de cette section sont particulièrement remarquables. Le chapitre de Marion O'Callaghan («Continuities in imagination») propose un impressionnant survol historique d'imaginaires coloniaux. O'Callaghan identifie les éléments constitutifs de l'expérience coloniale, et les structures idéologiques qui contraignent colonisateurs